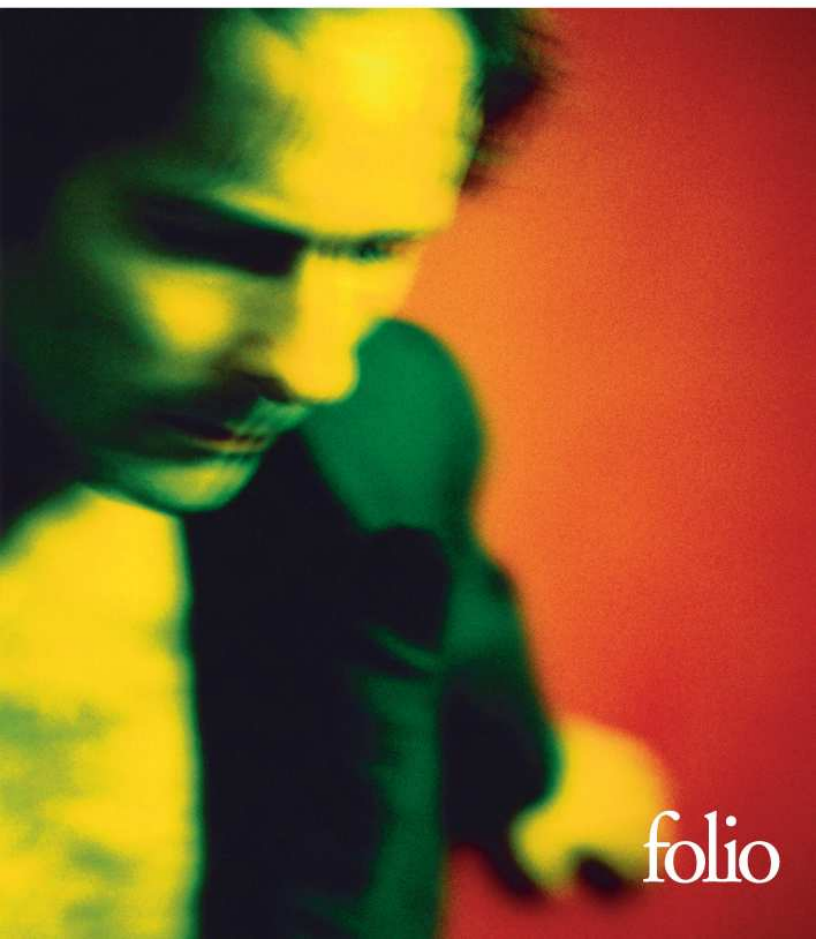


Philippe Djian

Impardonnables



folio

COLLECTION FOLIO

Philippe Djian

Impardonnables

Gallimard

Philippe Djian est né en 1949 à Paris. Il a exercé de nombreux métiers : pigiste, il a vendu ses photos de Colombie à *L'Humanité Dimanche* et ses interviews de Montherlant et Lucette Destouches, la veuve de Céline, au *Magazine littéraire* ; il a aussi travaillé dans un péage, été magasinier, vendeur...

Son premier livre, *50 contre 1*, paraît en 1981. *Bleu comme l'enfer* a été adapté au cinéma par Yves Boisset et *37°2 le matin* par Jean-Jacques Beineix. Depuis, il a publié *Lent dehors* (Folio n° 2437), *Sotos* (Folio n° 2708), une trilogie composée d'*Assassins* (Folio n° 2845), *Criminels* (Folio n° 3135) et *Sainte-Bob* (Folio n° 3324), parue en 1998, *Ça, c'est un baiser* (Folio n° 4027), *Frictions* (Folio n° 4178), *Impuretés* (Folio n° 4400), *Mise en bouche* (Folio n° 4758) et *Doggy bag*, une série de six saisons.

Je savais parfaitement qu'elle n'était pas là. J'écoutais *Pastime Paradise*, la voix merveilleusement pleurnicharde et rauque de Patti Smith, et je regardais l'avion d'Alice atterrir, lourd et vibrant dans un soleil de fin d'été orangé, encore chaud, sachant très bien qu'elle ne s'y trouvait pas.

Je n'avais pas, d'ordinaire, ce genre de prémonition – on me le reprochait presque –, mais ce matin-là, j'avais averti Judith que notre fille ne serait pas dans l'avion et qu'il valait mieux attendre avant de commander la viande. En quel honneur? Je n'avais pas su l'expliquer. Judith prétendait qu'elle nous aurait au moins téléphoné.

J'avais haussé les épaules. Ma femme avait sans doute raison. Cependant, une minute plus tard à peine, j'étais de nouveau persuadé qu'Alice ne serait pas là.

À la descente de l'avion, Roger déclara qu'elle n'était pas rentrée depuis deux jours. Je ne répondis rien et embrassai les jumelles qui ne sem-

blaient guère perturbées par l'absence de leur mère et bâillaient avec soin.

« Vous avez un temps formidable, me dit-il. Ça va leur faire du bien. »

Le plus souvent, les enfants qui arrivaient de la ville étaient blancs, parfois avec de larges cernes sous les yeux, et les deux petites n'échappaient pas à la règle.

Roger m'expliqua, sur le ton de la confiance, hors de portée des deux fillettes, qu'il en avait assez. Il n'avait pas besoin de le dire. Personne, en le voyant, ne pouvait penser que ce garçon allait bien.

« Mmm..., fis-je, c'est quoi cette fois? Un film? Une pièce de théâtre?

— Qu'importe de quoi il s'agit, Francis. Je me fiche que ce soit pour une raison ou pour une autre. J'en ai assez, Francis. Qu'elle aille au diable. »

Il s'était montré patient, sans aucun doute, mais je ne pouvais que l'encourager à tenir bon – voyant, pour ma part, s'avancer à grands pas le spectre de la garde des jumelles si le couple explosait, une expérience que nous avons connue Judith et moi lors du voyage en amoureux qu'ils s'étaient imposé, deux ans plus tôt, afin de repartir sur de bonnes bases.

À soixante ans, je ne voulais plus entendre parler de certaines choses. J'aspirais à la paix. Je voulais lire des livres, écouter de la musique, me promener dans la montagne ou sur la plage de bon matin. M'occuper d'enfants, bien qu'ils fussent la chair de ma chair ainsi que Judith

n'hésitait pas à me le rappeler, ne m'intéressait pratiquement plus du tout. Je m'étais occupé d'Alice et de sa sœur en leur temps et il me semblait avoir épuisé toute la gamme des expériences possibles et susceptibles d'exciter le jeune vieillard que j'étais devenu aujourd'hui – mon temps était précieux, même si je n'écrivais pratiquement plus rien.

En sorte que plus tard, à la fin du repas, lorsque l'on me donna pour mission de conduire les filles au bord de l'océan avant qu'elles ne saccagent le jardin de fond en comble, ne parvins-je pas à réprimer une grimace car j'étais précisément sur le point de m'installer au premier, dans l'agréable pénombre de mon bureau, avec mon ordinateur sur les genoux, c'est-à-dire dans mon fauteuil, les mains croisées derrière la tête – oh comme j'aimerais qu'ainsi vienne me surprendre la mort, si possible, plutôt que dans une clinique avec des tubes dans le nez – et tout ça tombait à l'eau comme du haut du trente-sixième étage, tout ça s'envolait. Par la grâce de deux fillettes de huit ans abandonnées par leur mère. Je leur offris une friandise et elles m'attendirent dehors tandis que j'essayais d'appeler Alice, laquelle ne répondit pas.

*

« Eh bien, Roger, crois-moi mais je suis de ton côté. Je la connais, tu sais. Mais quoi, deux jours...? Quarante-huit heures? Bon... eh bien...

elle a fait pire, n'est-ce pas? Il n'y a peut-être pas lieu de s'alarmer... »

Mes paroles se voulaient rassurantes. Je n'avais moi-même aucune raison de m'inquiéter pour deux malheureuses journées sans nouvelles, s'agissant d'Alice, en dehors de cette certitude que j'avais eue au réveil de ne pas la trouver à la descente de l'avion. Je ne savais pas comment interpréter la chose mais elle ne me quittait pas l'esprit. Alice disparaissait parfois durant une semaine entière. Pourquoi donc ces deux jours éveillaient-ils un vague malaise en moi?

« Je te parie que nous aurons des nouvelles avant la fin du week-end », ai-je fini par ajouter.

J'avais peu de chances de me tromper. Alice ne perdait jamais totalement l'esprit. N'avait-elle pas épousé un banquier? Dieu sait qu'elle fréquentait des musiciens, des traîne-savates et des drogués, à l'époque. Il fallait avoir la tête solidement vissée sur les épaules pour distinguer un banquier au milieu du lot. « Tu nous as causé une sacrée frayeur », lui ai-je déclaré le jour de ses noces. Pour seule réponse, elle me fusilla du regard.

*

Le lendemain, Roger me parla de marques qu'Alice avait sur les cuisses et sur les seins. Je n'avais pas très bien dormi. Les jumelles avaient fait des cauchemars et Roger avait pris 4 mg

de Rohypnol® sur mes conseils. « Des marques, dis-tu? » Je fronçai les sourcils en tâtant quelques mangues un peu trop mûres chez mon marchand habituel. « Comment ça, des marques, Roger? »

J'y pensai tout au long de l'après-midi. Je me demandais si elle m'épargnerait un jour de me faire du souci à son sujet. Ça ne semblait pas en très bonne voie. Roger essaya de la joindre à plusieurs reprises, sans succès.

Avec la tombée du soir, le vent se leva et Roger m'aida à replier le parasol et tout ce qui pouvait s'envoler dans le ciel sombre et vrombissant, en plus des fleurs du bougainvillée que les bourrasques rabattaient sèchement contre le mur de la maison et décapitaient. Le phare balayait de gros cumulus noirs, impressionnants.

Judith rentra juste avant l'orage. De San Sebastián. La tempête était sur ses talons depuis San Sebastián, déclara-t-elle. Des éclairs de chaleur avaient fusé dans l'après-midi.

Les jumelles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau mais celle qui avait la moitié d'un doigt en moins, Anne-Lucie, sauta sur ses pieds et annonça qu'elle allait enfile son maillot de bain. Une promesse était une promesse. Dehors, le long de l'océan, avec la houle, des paquets d'écume blanchâtre s'envolaient et se pulvérisaient dans les palmiers qui bordaient la plage. Il fallait crier pour se faire entendre. Roger semblait complètement sonné.

Le soir, la piscine n'accueillait pas grand monde – ce jour-là, personne – et nous nous installâmes devant les baies qui s'ouvraient sur l'océan

passablement agité. Le spectacle était formidable – on se serait crus à l'avant d'un paquebot se propulsant à travers les embruns.

Judith se sentait perplexe. « Pour te répondre, Roger, je pense qu'Alice est une personne intelligente. Elle a passé cet âge où l'on fait n'importe quoi. Faisons-lui confiance. Elle a besoin de prendre l'air, que veux-tu. C'est une obligation, chez elle. Pourquoi y voir forcément du mal? »

Je gardais un œil sur Lucie-Anne qui tardait à remonter à la surface, tout en approuvant Judith, en hochant la tête.

« J'ai tort d'y voir du mal? glapit Roger. *J'ai tort d'y voir du mal, Judith?* »

Il croisa mon regard. Je n'avais jamais prétendu que ma fille était une sainte. Ses frasques étaient de notoriété publique. Tout se savait, dans ce milieu. Je ne voyais pas très bien ce que j'aurais pu me reprocher.

« Ne me regarde pas comme ça, s'il te plaît. J'estime avoir donné une bonne éducation à mes enfants. J'y ai consacré un nombre incalculable de jours et de nuits. À leur apprendre la différence entre le bien et le mal. Des mois et des années, Roger. Je ne suis responsable de rien, mon vieux. »

Je me levai pour tirer Anne-Lucie du bassin après qu'elle se fut tordu le poignet, semblait-il. Je la confiai à son père afin de pouvoir nager un peu.

J'allais avoir soixante ans. Les docteurs conseillaient de nager au maximum et de manger sain

pour faire de vieux os. Deux consignes à ma portée.

*

Au bout d'une semaine, nous nous décidâmes à prévenir la police. Les grandes marées arrivaient. Roger n'ouvrait pratiquement plus la bouche. Nous avons donné tous les coups de fil possibles, interrogé ses amis et les amis de ses amis et même d'autres qui, ma foi, ne l'appréciaient guère, mais personne n'était au courant de rien, personne ne l'avait vue ou ne lui avait parlé ces dix derniers jours, personne ne savait où elle était.

Judith se rendit de nouveau à San Sebastián et je restai donc presque une semaine seul avec Roger et les filles. Je me demandais s'il n'avait pas l'intention de se laisser mourir de faim. Il avait à peine plus de trente ans et commençait à perdre ses cheveux.

« Je ne te dis pas qu'il est facile de gagner sa vie, Roger. Je dis qu'il est facile de perdre une femme. Il y a une légère différence. Ouvrir les yeux et voir qu'elle n'est plus là, qu'on l'a perdue. »

Je l'abandonnais parfois à un endroit et le retrouvais une ou deux heures plus tard à la même place, complètement désœuvré, somnolant à moitié. Il appelait sans doute cela se battre.

Nous passâmes une matinée entière avec les enquêteurs de la police, en tout cas suffisamment longtemps pour comprendre qu'il ne fallait rien attendre de ce côté-là – ces hommes et ces

femmes rentraient chez eux, le soir, et affrontaient leurs propres problèmes, leurs conjoints, leurs enfants, leurs voisins. Même s'ils ne s'en moquaient pas royalement, on ne les sentait pas prêts à s'élancer de leurs fauteuils pour nous ramener Alice.

À mon tour, j'étais gagné par l'inquiétude. Les heures s'étiraient, profondément inconsistantes. Je sortais avec les jumelles. Lorsque nous rentrions, nous découvriions souvent leur père allongé sur le canapé – fringant n'était pas le mot.

Je cuisinais – Judith avait dû prolonger son séjour de l'autre côté de la frontière afin de réaliser une vente sur le front de mer dont les prix avaient grimpé en flèche ces derniers mois. Le ciel demeurait incertain. Alice. Ma fille. Je pensais à elle en permanence. Je revoyais des scènes entières. Cuisiner, par exemple. Je lui avais appris à cuisiner. Durant les deux années où nous avons cohabité – entre l'accident et le jour où j'avais épousé Judith –, j'avais tâché d'adoucir notre épreuve en lui apprenant quelques recettes de base, une omelette aux piments, par exemple, ou une fricassée de rognons flambés. Nous avons pu parler. Nous avons réussi à ne pas nous noyer ensemble. Un véritable exploit.

J'engageai un détective. Roger proposa de partager les frais mais je refusai. Je choisis une femme, une certaine Anne-Marguerite Lémon, qui habitait à cinq cents mètres de chez moi et que j'avais connue à l'école.

Des renseignements que j'avais pu glaner autour de moi, il ressortait qu'Anne-Marguerite était la

meilleure dans sa branche. Je lui avais rendu visite sur-le-champ pour lui soumettre notre affaire.

Il y avait quoi, au moins quarante ans que nous nous étions perdus de vue, et nous échangeâmes de vieux souvenirs, nous consacrâmes quelques longues minutes à la mise à jour de nos vies respectives. Elle avait un fils. Son mari était mort d'une crise cardiaque. Elle n'avait pas d'abominables fesses, pour un détective privé qui n'était plus si jeune.

Anne-Marguerite avait eu vent de l'accident où avaient péri ma femme et l'une de mes deux filles, à l'automne 96. Les journaux en avaient longuement parlé. J'acceptai ses condoléances et lui expliquai ce qui se passait.

Je lui donnai deux mille euros pour commencer. Elle n'en accepta que la moitié au prétexte que nous avions été de bons amis, autrefois. Elle exagérait. Tout le monde baisait tout le monde à cette époque. Elle prit consciencieusement quelques notes tandis que la pluie tombait à la fenêtre du bureau qu'elle partageait, dans le centre-ville, avec un cabinet d'assurances.

« Il me tarde de retrouver Alice », fit-elle en me tendant la main.

Un peu d'enthousiasme, enfin. Enfin quelqu'un qui m'accordait un franc sourire. Elle m'administra une poignée de main énergique.

Anne-Marguerite Léo. Ma quasi-voisine. Le monde était-il autre chose qu'un minuscule village aux hasards désopilants ?

*

Roger retourna à Paris quelques jours plus tard. Je ne le retenais pas, au contraire, je l'avais même encouragé. Je préférais largement la garde des jumelles à sa sinistre compagnie – qui entretenait sans faillir mon angoisse.

Nous convînmes de nous tenir au courant de la moindre information et je l'accompagnai à l'avion après lui avoir donné deux Xanax et une tape dans le dos mollement amicale.

Il n'y avait pas de meilleure grand-mère que Judith pour les fillettes – elles l'adoraient – et donc j'avais cette chance de n'être pas celui à qui incombait la lecture du soir. Quand Judith était là.

Je ne savais pas si elle était en train de vendre toute la Baie de la Concha, mais on ne la voyait pas beaucoup. Lorsqu'elle rentrait, elle prenait de nos nouvelles. En repartant, elle me donnait diverses directives.

Elle se prétendait débordée de travail. Toute espèce de sexualité entre nous se trouvait pour ainsi dire réduite à néant.

Je leur lisais *Le journal de Bridget Jones* jusqu'au moment où un profond silence envahissait la pièce et me commandait de sortir à reculons en retenant mon souffle.

Je ne résistais pas au besoin d'appeler Anne-Marguerite, une fois la nuit venue et que j'étais seul, sachant très bien que si elle ne m'avait pas appelé cela signifiait qu'il n'y avait rien de neuf, mais elle ne semblait jamais irritée ou importunée par mon stupide coup de fil et se mon-

trait au contraire pleine de sollicitude. Je lui en étais reconnaissant. J'avais besoin de parler d'Alice à mesure que les heures s'ajoutaient aux heures. Prononcer son nom la protégeait, me semblait-il.

La première mention de sa disparition dans la presse me glaça les sangs et mon téléphone se mit à sonner sans interruption. Ce milieu était assoiffé de nouvelles et la moitié des acteurs et actrices du pays – je laissais l'autre moitié en attente – tenait à pousser de longs gémissements dans mes oreilles. Le ciel était bas. Chaque fois que je raccrochais, je surprénais le regard des fillettes posé sur moi et je pestais intérieurement d'avoir évoqué la disparition de leur mère devant elles – où avais-je la tête –, jusqu'au moment où mon téléphone vibrait à nouveau.

Dans l'après-midi, je coupai le vibreur – j'avais supprimé la sonnerie depuis longtemps. Tous ces soupirs, toutes ces larmes, au bout d'un moment, se transformaient en une sourde et sombre mélodie dont je n'avais pas besoin.

Je confectionnai une sorte de somptueux goûter pour me faire pardonner d'avoir oublié leur repas de midi qui s'était soldé par un grand bol de céréales et de riz soufflé – j'avais gardé le bon réflexe d'en remplir les placards lorsqu'elles étaient là, ainsi que de lait UHT demi-écrémé.

Le fils d'Anne-Marguerite était en prison. Elle m'en informa au cours de ce goûter que je préparais en faisant sauter des crêpes. Elle haussa les épaules. Un cambriolage qui avait mal tourné. Je la considérai un instant d'un œil incrédule,

tandis que mes poêles chauffaient à vide et fumaient – sauf à aimer souffrir, le rôle de père ou de mère est bien le pire qui puisse échoir, non? Les exemples fourmillent, non?

« J'ai pensé à vous en ouvrant le journal, a-t-elle poursuivi. Il se pourrait bien, Francis, que ce soit un mauvais moment à passer. »

Ça l'était. Avec ou sans la presse. Avec ou sans les amis. Avec ou sans téléphone.

*

Le passé de ma fille, de même que les interrogatoires menés au long des jours, laissait penser à la police qu'il s'agissait d'une fugue ou du dernier des épisodes scabreux dont était semé son parcours sentimental et professionnel.

Ce qui ne signifiait pas, m'avait-on précisé, que l'on suspendait les recherches, mais je devais comprendre qu'aucune piste n'ayant abouti et qu'en l'absence de nouveaux éléments, l'enquête, à ce point, ne pouvait plus guère avancer. Continuer à chercher? Bien sûr qu'ils allaient continuer à chercher. Je n'allais rien gagner à me montrer désagréable. Qui aimait tourner en rond? Qui ne souhaitait pas une fin heureuse et rapide à cette histoire? Quel policier n'avait pas à cœur de me ramener ma fille saine et sauve?

L'inspecteur qui m'avait tenu ce discours fit monter d'un cran mon angoisse car je n'avais pas encore envisagé la possibilité que *la vie* de ma fille fût en danger. « Je ne l'ai jamais imaginé une seconde, Anne-Mar. Pas consciemment, du

moins. Comment aurais-je eu la force de l'imaginer? Comment imaginer une chose qui peut vous engloutir? »

Anne-Marguerite hocha la tête. Durant trois jours, elle avait enquêté à Paris et rentrait totalement bredouille. Je commençais à me sentir vraiment seul. La présence des jumelles – que Roger, encore secoué apparemment, tardait à rapatrier – rendait l'épreuve moins difficile, mais je n'avais de vrai répit que lorsque Anne-Marguerite passait nous voir et qu'elle prenait le relais car je bénéficiais ainsi de leur présence à moindres frais, de la saine rumeur de leur conversation sans être tenu d'y participer.

Je devais à Judith – à son emblématique absence, à son peu de souci de me venir en aide – cette pénible situation.

Dix ans de mariage nous laissaient sonnés, elle et moi. Singulièrement groggy. Incapables d'expliquer clairement ce qui nous arrivait. Comme anesthésiés. Nous ne parvenions pas à le formuler mais ne faisons pas semblant de l'ignorer.

Elle s'absentait facilement. De plus en plus. Il n'était pas rare qu'elle disparût désormais durant plusieurs jours et je me contentais de ses explications, je ne cherchais pas à connaître le détail de son emploi du temps. J'étais stupéfait de découvrir la paroi infranchissable qui se dressait entre nous. Se regarder dans les yeux ne servait plus à rien. Quand elle partait, je lui souhaitais bonne route. Elle promettait de m'appeler. Et elle le faisait – sans faire exploser son forfait, certes.

Quoi qu'il en soit, me laisser seul avec les jumelles s'apparentait à un vrai coup bas. Dans l'état de tension et d'angoisse où je me trouvais. Mais ce n'était pas à moi de le lui dire.

Ce soir-là, elle avait dîné dans une cidrerie avec des marchands espagnols et n'avait pu se libérer plus tôt.

« Tu n'aurais pas dû appeler pour dire que tu arrivais, dis-je. Elles t'ont attendue.

— J'ai failli écraser un porc-épic.

— J'ai eu un mal de chien à les endormir. Après ton coup de fil.

— Ça m'a retardée. Je me suis assuré qu'il traversait la route sans encombre. Est-ce que je n'ai pas bien fait? »

On sonna à la porte. Anne-Marguerite voulut tourner les talons, s'imaginant qu'elle dérangeait, mais j'insistai et les présentai l'une à l'autre.

Anne-Marguerite, ou Anne-Mar, que j'appelais désormais A.M. – son fils l'appelait ainsi –, venait voir si tout se passait bien avec les jumelles et je vis briller dans le regard de Judith, le temps d'un éclair, un mélange de reconnaissance et d'agacement à l'adresse de mon amie détective.

*

À cinquante ans, Judith appartenait toujours au genre désirable, sans aucun doute – tandis que je n'étais pas sûr de l'être encore moi-même. En fait, j'avais commis la terrible erreur de vouloir qu'elle remplace Johanna, la mère d'Alice, et voilà où ma folie nous avait conduits, à cet

Chez d'autres éditeurs

BRAM VAN VELDE, *Éditions Flohic*, 1993.

ENTRE NOUS SOIT DIT : CONVERSATIONS AVEC
JEAN-LOUIS EZINE, *Presses Pocket*, 1996.

PHILIPPE DJIAN REVISITÉ, *Éditions Flohic*, 2000.

ARDOISE, *Julliard*, 2002.

DOGGY BAG, saison 1, *Julliard*, 2005.

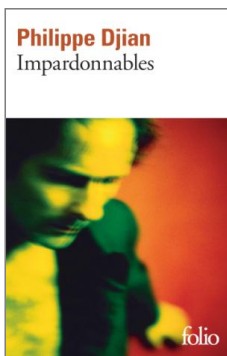
DOGGY BAG, saison 2, *Julliard*, 2006.

DOGGY BAG, saison 3, *Julliard*, 2006.

DOGGY BAG, saison 4, *Julliard*, 2007.

DOGGY BAG, saison 5, *Julliard*, 2007.

DOGGY BAG, saison 6, *Julliard*, 2008.



Impardonnables Philippe Djian

Cette édition électronique du livre
Impardonnables de *Philippe Djian*
a été réalisée le 23 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070420049).

Code Sodis : N44805 - ISBN : 9782072413766.

Numéro d'édition : 184407.